

Dans un monde où la technocratie relationnelle menace de faire taire les voix singulières, cultiver une écologie de l'attention est primordiale. Explorer la résonance comme expérience vitale de la relation d'aide devient un réel enjeu des métiers du care.

À rebours des injonctions de performance, ce texte explore la résonance comme valeur sensible, fragile mais fondatrice de la relation humaine. Loin d'être un simple concept, la résonance est une expérience vécue : celle d'un monde qui nous affecte et auquel nous répondons dans un échange vivant et transformateur.

Au-delà des protocoles, l'auteur interroge ce qui rend une relation réellement vivante. David Puaud nous invite en tant que professionnel à être touché et à répondre à l'autre dans ce qu'il a d'unique.

David Puaud, anthropologue et formateur-chercheur, consacre depuis 2005 ses travaux à la gestion des marges urbaines, notamment à partir d'enquêtes de terrain menées au sein de quartiers populaires. Il est notamment l'auteur de *Le travail social ou l'art de l'ordinaire* (Yapaka, 2012), *Un monstre humain ? Un anthropologue face à un crime « sans mobile »* (La Découverte, 2018), *Les surgissants, ces terroristes qui viennent de nulle part*, Le Monde comme il va, 2022.

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



Livre
téléchargeable
gratuitement



LA RÉSONANCE AU CŒUR DE LA RELATION D'AIDE

David Puaud

**La résonance
au cœur
de la relation d'aide**

David Puaud

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 6 parutions par an.

Directrice de collection Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Sylvie Guérard et Audrey Heine.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets Mathieu Blairon, Louise Cordemans, Anne-Charlotte De Vriendt, Emilie Helman, Cécile Hiernaux, Françoise Hoornaert, Charlotte Juwe, Claire Meersseman, Farah Merzguioui, Eleanor Miller, Danièle Peto, Géraldine Poncelet, Marie Remy, Nathalie Van Cauwenberghe, Françoise Verheyen.

Comité directeur Annie Devos, Fabrice Aerts-Bancken, Jeanne Brunfaut, Valérie Devis, Déborah Dewulf, Charlotte Juwe, Yves Polomé, Claire-Anne Sevrin

Suivez l'actualité de Yapaka sur les réseaux sociaux



Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditrice responsable Annie Devos – Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Septembre 2025

La résonance : un élan vital ?	5
Être « touché »	7
La résonance dans la relation sociale	9
Les constellations de nos attentions au monde	11
Un travail sur soi pour comprendre les résonances	13
La résonance dans l'équipe : dynamiser et réinventer ensemble	19
La conduite d'entretien	21
Des résonances « muettes »	23
Résonances furtives	25
Raisonnement les résonances ?	27
Ancrage territorial	29
L'attention résonante	31
Une histoire de modes d'identification et de relation	35
La résonance en relation d'aide	37
Une histoire de regards	39
Gouttes d'expériences	41
Au-delà de la douleur	45
Percevoir les résonances : être affecté	49
Moments de résonance	51
Garantir les voix résonantes de l'ordinaire	55
Bibliographie	59

La résonance : un élan vital ?

Ce livre n'est pas un manuel sur l'intelligence émotionnelle dans les métiers du *care*. Il propose une réflexion intensive sur une forme essentielle de relation au monde : la résonance. Cette notion, résistante à la formalisation, est au cœur des actes relationnels des professionnels du *care*. Notre hypothèse est que la résonance, loin d'être un concept abstrait, est l'élan vital de ces métiers.

En physique, la résonance est l'amplification des oscillations d'un système lorsqu'il est stimulé près de ses fréquences naturelles. Nos sens, surtout la vue et l'ouïe, nous permettent de détecter ces oscillations. La résonance n'est pas un fait accompli ; elle nécessite d'éprouver l'autre, des mondes qui résistent, pouvant altérer ou fortifier. La résonance est « une forme de relation au monde associant affection, émotion, et sentiment d'efficacité personnelle, où le sujet et le monde se touchent et se transforment mutuellement » (Rosa, 2021, p. 270).

Au cœur des relations d'entraide, la perception et l'attention à ces résonances sont cardinales. Comment décrire ces ambiances, émotions, affections, attitudes, ressentis propres aux relations humaines et non humaines ? Différents rapports ont préconisé de refonder le lien avec les personnes accompagnées en n'écoutant plus seulement les sujets aidés, mais en entrant en résonance avec elles pour leur permettre d'inventer leurs propres solutions. En filant la « métaphore de l'écho », cette forme de résonance s'avère restreinte à la participation des usagers, à l'*empowerment* et à la logique de parcours.

Cependant, la résonance n'est pas une relation d'écho, mais une relation de réponse entre deux sujets ayant des « voix ordinaires ». Elle présuppose que deux sujets

parlent de leur propre voix et éprouvent un sentiment d'efficacité personnelle.

La modernité capitaliste crée des pathologies relationnelles, générant des interactions sans résonance. Le travail du *care*, c'est-à-dire le souci des autres et l'attention à la vie humaine, est affaibli par une technocratie qui transforme nos relations en interactions aliénées avec des objets inanimés. Cela conduit à un oubli de résonance et de la reconnaissance.

Les soignants, travailleurs sociaux et autres professions paramédicales sont particulièrement touchés par les phénomènes de *brown out*, la dépression ou le *burn out*. Comment comprendre le blocage physique de cette soignante, prostrée dans son véhicule, incapable de démarrer ? Comment interpréter cette infirmière qui craque physiquement durant un repas dans un centre thérapeutique alors que des résidents se chamaillent pour un « rab » de frites ? La dépression ou le *burn out* désignent un état où l'ensemble des axes de résonance devient muet et sourd : « on "a" une famille, un travail, une vie associative, une religion, etc., mais ils "ne nous disent" plus rien : il ne se produit plus aucun contact, le sujet n'est plus affecté et ne fait plus aucune expérience d'auto-efficacité. Le monde et le sujet apparaissent l'un comme l'autre pâles, morts et vides » (Rosa, *ibid.*, p. 286).

Les résonances ne sont pas un fait accompli ; elles demandent une attention écologique sur des fragments de ce monde qui est toujours autre, parfois contradictoire et indisponible. L'écoute de l'autre et l'attention portée à ses besoins favorisent le développement de la résonance. C'est de la perception de ces rencontres, parfois communes, parfois déconcertantes, que naît une forme de résistance créative, en l'occurrence l'attention résonante.

Un exemple marquant de résonance est celui d'un jour où, fatigué, je m'arrête à la terrasse d'un café dans le quartier où je travaille en tant qu'éducateur de rue. Au fond du troquet, je remarque le compagnon de Mme Bachir, que je salue d'un hochement de tête. J'avais accompagné Abdellah et Nacim, les enfants de Mme Bachir, pendant des mois. Cependant, cette dernière est décédée brutalement, par arme à feu, de la main de son ex-mari il y a deux mois. Au moment de régler mon café, le tenancier me fait part que celui-ci a été payé par un monsieur. Surpris, je vais dans la rue et aperçois au loin, de dos, le compagnon de Mme Bachir. Je l'avais croisé à de nombreuses reprises au domicile chez elle. Nous ne nous sommes jamais adressé la parole, mais je me souviens de son regard.

Certaines situations, rencontres de sujets, certains liens avec des familles nous « accrochent » plus que d'autres. J'ai souvent entendu dire que ceux-ci pouvaient entrer en écho avec des éléments de nos vies. Pourtant, pour reprendre la situation de la famille Bachir, l'attachement particulier que j'avais envers eux ne me renvoyait pas uniquement à des échos biographiques. Ils agissaient en résonances affectives. Nous nous répondions mutuellement, parfois de manière silencieuse. Leur situation sociale, des êtres isolés de la communauté maghrébine localement du fait du divorce de Mme Bachir, la sagacité intellectuelle d'Abdellah, la beauté de Nesrine la grande sœur ainsi que l'invention du quotidien par les membres de cette famille me « touchaient ». Pour différentes raisons de l'ordre du sensible, j'investissais considérablement cette situation.

En l'occurrence, ces derniers me répondirent par différents gestes d'hospitalité : sourires, menus cadeaux, repas et reconnaissance. Pourtant, malgré

La résonance dans la relation sociale

les réticences parfois à l'accompagnement d'Abdellah, de par des insultes, larcins et l'absence de désir d'être un élève conforme, je m'investissais relationnellement. Son côté irréductible, non assimilable, résonnait en moi, il frictionnait mon attention résonante.

À la suite de la mort violente de sa mère, le jour de l'enterrement, de manière discrète aux abords du cimetière, je témoignai de ma présence. Abdellah s'approcha de moi. Nous nous enlaçâmes brièvement, puis il me reprocha ma tristesse tout en souriant, les larmes aux yeux.

La résonance est au cœur de la relation d'aide, combinant émotion et affection. Elle n'est pas un simple effet secondaire de l'entraide, mais en constitue l'épicentre, reflétant nos rapports au monde et nos sensibilités. Reconnaître et valoriser la résonance dans nos interactions, cela est essentiel pour un accompagnement authentique et efficient. Aujourd'hui, je prends conscience que mon attention d'aidant envers les plus réfractaires, les non-assimilables, les irréductibles ou autres « patates chaudes » du champ médico-social est liée à ma propre volonté de reconnaissance de l'Autre en moi-même. Mes réponses d'entraide ne sont que des tentatives de répondre à mes propres perceptions résonantes, liées à mes altérités et altérations.

En tant que professionnel, il s'agit, à la manière de l'ethnographie prônée par Jeanne Favret-Saada, de penser « l'affectation » telle une réflexion en « effet miroir » (1990). Il ne s'agit pas d'une tentative de raisonner les résonances, mais bien que l'entraïdant accepte d'être affecté, ce qui ne nécessite pas non plus qu'il s'identifie au point de vue des aidés, ni qu'il profite de l'expérience du terrain pour se chatouiller le narcissisme. Accepter d'être affecté suppose toutefois qu'on prenne le risque de voir s'évanouir son projet d'aide à tout prix.

« Distance professionnelle », « juste proximité », « écart éducatif »... Ces mots, utilisés à tout-va dans le champ médico-social, sont supposés encadrer la relation d'aide. Ce sont des concepts que l'on me demande d'enseigner en tant que formateur et éducateur, afin de structurer les interactions professionnelles. Pourtant, je fais face à une contradiction : ces notions ne sont pas seulement floues, elles sont parfois ineffables. En tant qu'anthropologue, je les trouve inaccessibles, voire impensables, comme des signifiants vides de sens dans le contexte de l'entraide sociale.

Ces concepts font partie du vocabulaire du « travail du *care* normalisé », où la relation d'aide devient une sorte de modèle à imiter plutôt qu'une dynamique à construire. Mais, tout comme un cri de « haro », qui, dans le passé, obligeait une intervention immédiate face à l'injustice, je ressens le besoin de m'exclamer contre cette normativité. Ces intentions relationnelles, souvent présentées comme des gages de professionnalité, se transforment en obstacle dès qu'on les prend pour des solutions universelles.

Cependant, ayant posé ce préalable, nous ne pouvons pas nous contenter d'occulter cette dynamique relationnelle au cœur des métiers de l'entraide. Ces mots antinomiques tels que juste et proximité donnent une impossibilité de dire, cependant, le terme même contient les conditions d'une possibilité (Derrida, 2001). Celles-ci nécessitent de penser autrement, notamment avec les constellations (et non concept ou notion) de nos résonances.

Les constellations de nos attentions au monde

Comment comprendre les émotions et affections en jeu dans une relation, dans un groupe, entre deux personnes ? Pourquoi ai-je de l'empathie pour ce jeune avec lequel j'interagis ? Quelles sont les limites de l'empathie et comment la différencier de la sympathie ? Ces questions, si l'on prend le recul nécessaire, nous poussent à une réflexion plus profonde sur la manière dont nous établissons des relations au monde dans le cadre professionnel.

Il devient indispensable de prendre en compte nos propres attentions résonantes. Il s'agit d'écouter attentivement nos attachements au monde, d'être attentif aux phénomènes qui en émergent. Ces attentions forment des constellations – un ensemble mouvant d'éléments, d'émotions, d'affections qui créent des figures. Ces groupes sont des représentations symboliques de nos rapports au monde. Il est essentiel pour tout professionnel de prendre en compte que chaque individu, qu'il soit acteur ou bénéficiaire de l'aide, est façonné par des constellations résonantes issues de son histoire sociale, familiale, culturelle.

Cependant, il demeure, à une certaine mesure, sujet de ses dispositions et de ses propres axes de résonance. Le travail de formation des futurs professionnels implique ce processus de compréhension et de mise en conscience de ces dynamiques complexes.

Un travail sur soi pour comprendre les résonances

Ce travail de réflexions sur soi-même demande du temps, une certaine disponibilité et une capacité réflexive face à son propre parcours biographique. Il demande que l'étudiant ou le professionnel se confronte à la réalité du terrain, tout en nourrissant ses connaissances théoriques, notamment à travers les représentations sociales, les prénotions en sociologie, ou encore la logique de transfert en psychologie.

Mais, plus que cela, il est frappant de constater qu'en tant que formateur, c'est souvent à l'épreuve des situations vécues sur le terrain, puis retravaillées dans des écrits, que les futurs professionnels prennent conscience de leurs propres constellations résonantes.

Prenons l'exemple de Nadir, un jeune homme de 20 ans, en formation d'éducateur. Après un parcours institutionnel en foyer de l'enfance, puis des relations avec les services sociaux et judiciaires à l'adolescence, il connaît bien l'envers du travail social. Lors des premiers mois de la formation, il s'isole, observant discrètement la situation depuis le fond de la salle. Son visage affiche un mélange de suspicion, de crainte et d'intérêt.

C'est au cours de la semaine consacrée aux représentations sociales qu'il découvre, avec surprise, qu'une information peut être traitée de manière différenciée. Six mois après son entrée en formation, lors d'un bilan il me confie : « À la pause, j'écoute, mais c'est comme si les autres parlaient une autre langue, je ne comprends rien. »

Dans son quartier populaire, Nadir a travaillé comme animateur du secteur jeune dans un centre social et comme coach des équipes jeunes du club de football

local. En octobre, il effectue son premier stage dans un centre pour adolescents présentant des troubles du comportement et de la conduite. À son retour en centre de formation, lors d'une séance d'analyse des pratiques, il évoque une situation : « Moi ça va, sauf avec un jeune.

Durant les repas en cachette, il m'insulte, me cherche. Je ne dis rien, mais j'ai chopé son trajet le lundi. Il arrive à la gare à 7 h 30 et prend le bus à 8 heures pour aller au foyer. On va le choper et lui faire comprendre qui je suis ! » Surpris, je lui suggère que ce serait un excellent sujet pour sa note de réflexion. Le groupe de pairs interroge alors sa posture professionnelle de manière humoristique. Au fil des mois, Nadir se situe en milieu de salle à chaque fin d'intervention, il lève le doigt et retraduit systématiquement les propos du formateur : « Ce que tu veux dire, c'est que l'on ne naît pas délinquant et qu'on peut s'en sortir... » Malgré ses difficultés à l'écrit, il persévère en seconde année.

Lors de ses travaux à la bibliothèque, je le surprends en train de lire un article sur les sorties de la délinquance, qu'il traduit par écrit. Pour sa note de réflexion, il met en relation le conflit vécu au centre avec la notion de « carrière » du déviant, selon H. Becker, et explore les notions d'autorité, d'autoritarisme, de « paroles éducatives », ainsi que la différenciation entre contenance et contention. Il prend conscience de l'incongruité de sa réaction au foyer de l'enfance l'année précédente, tout en gardant, avec humour, que, « personnellement, ça se serait réglé autrement ».

Lors d'une conférence sur les mineurs non accompagnés, il intervient à la fin de la journée en lisant un extrait de cours sur la « distance éducative » et la distinction entre empathie et sympathie. En juin de cette même année, il échoue de peu à l'épreuve juridique du diplôme d'État, malgré sa mémorisation des lois-cadres par cœur sous forme de slam. L'année suivante, alors qu'il attend de repasser l'épreuve, il vit une expérience professionnelle dans un centre accueillant

des jeunes en alternative à la prison. Il comprend que « là-bas ce n'est pas du travail social, j'avais un pote vigile de boîte de nuit qui mettait la misère aux jeunes, et je me suis mis l'équipe à dos. On était des matons, on devait empêcher toute forme de proximité avec les jeunes ».

Finalement diplômé, Nadir crée une association dans son quartier – Le Chemin des possibles –, tout en dirigeant un salon de coiffure – La Coupe d'or.

Il serait trop long ici de détailler l'ensemble des constellations de résonances que Nadir a pu appréhender et renforcer durant ces trois années de formation. Ce qu'il en retire, c'est une prise de conscience progressive des forces et limites qui traversent ses pratiques professionnelles. Hartmut Rosa distingue trois formes d'axes de résonance : horizontale (famille, amitié, politique), diagonale (relation d'objets, école, sport) et verticale (religion, nature, art, histoire) (*ibid.*, p. 311-477).

Aujourd'hui, Nadir exprime son plaisir à croiser des « mondes » dans son association. Par exemple, il m'expliquait qu'il avait frappé à la porte du député local pour organiser un voyage pour les jeunes de son quartier à l'Assemblée nationale à Paris : « j'ai appris à comprendre d'autres mondes, j'adapte mon langage ».

Dans son travail, il fait de sa connaissance de ces « mondes parallèles » une véritable force. Il évoque désormais, avec humour, la distinction entre « contenance » et « contention » pour gérer les relations conflictuelles avec certains jeunes au foyer de l'enfance : « Tu te rappelles que je voulais choper l'autre à la gare ! » Il ne se fait plus d'illusions sur le fait que les institutions, comme l'école, soient des facteurs de reproduction sociale des inégalités, mais : « maintenant je sais que, si on rencontre les bonnes personnes et qu'on est persévérant, on peut s'en sortir ».

Je lui rappelle que « s'en sortir » était le sujet de son dossier thématique portant sur les processus de

désistance. Il sourit : « ouais le désistement ! C'était ouf le gars (Marwan Mohammed) racontait ma vie et surtout disait que c'était possible. Tu sais, quand il parle de la conversion religieuse comme moyen de sortir des embrouilles : s'apaiser, retrouver le goût de la lecture, rythmer le quotidien. Ben moi, c'est ça aujourd'hui. »

Ces résonances dépendent de nos propres dispositions : physiques, historiques, biographiques, psychologiques, sociales, émotionnelles. Elles forment des bulles de réalité que nous créons, amplifions ou dégonflons, en fonction des mondes avec lesquels nous interagissons. Ces interactions avec les voix des autres, parfois concordantes et/ou discordantes, influencent nos représentations, nos relations avec les personnes que nous accompagnons, et, *in fine*, nos pratiques de terrain. Mais il convient de rester attentif : certaines formes de résonance peuvent générer des violences symboliques. En ce sens, il peut être utile pour chaque professionnel de prendre un moment pour réfléchir à ses propres modes de présence et de relation aux mondes. Ces bulles de résonance, en perpétuelle formation et réévaluation, offrent une opportunité d'introspection.

Au quotidien, dans leurs activités, les professionnels endossent des rôles, des fonctions instituant, et attendent des réponses spécifiques des personnes qu'ils accompagnent, partenaires qu'ils interpellent selon leurs missions. Cependant, le flux résonant échappe à toute direction verticale, créant ainsi de multiples perspectives de compréhension.

Un exemple : cette journée où je suis en rendez-vous avec Walid, en présence de l'éducatrice de la protection judiciaire de la jeunesse. Elle lui demande l'intérêt de ma présence : « Tu te rappelles David, on a volé ensemble au mois d'août ! » ; « Quoi, volé ensemble ? » ; « En montgolfière, rappelle-toi ! C'était cool, apaisant » ; « Toi, t'es pas un vrai éducateur ! Tu passes ton temps à faire des activités dans l'air, mais, au moins, tu sais aussi nous ramener sur terre quand ça part en vrille. »

Dans cette situation, j'intervenais avec Walid dans le cadre d'une activité ludique visant à le confronter à ses propres limites en dehors de sa recherche d'adrénaline par des actes de délinquance. Quant à lui, dans un jeu relationnel subtil quant à ma place et mon rôle d'éducateur, il joua avec le mot vol et me rappela la « bulle de concrescence » réconfortante vécue lors de ce balancement aérien estival.

Au commencement de l'acte de soin, l'entraînant émet un sens responsif dans sa relation à l'autre. Mais cette intention n'est pas toujours réciproque. La voix de l'autre, avec ses propres résonances, peut remanier cette visée.

Ce matin-là, j'accompagne Tchicky, 17 ans, et sa mère chez le juge d'application des peines pour des faits de recel. Dans la salle d'attente, la mère me surprend en me disant : « Il dit que, pour les sorties avec vous, il faut être un délinquant ! » Pris au dépourvu, je tente de justifier mon rôle d'éducateur, expliquant que Tchicky peut être dynamique dans un groupe pendant les sorties, tout en reconnaissant l'importance de prendre en compte sa situation judiciaire. Dans le bureau du juge, la mère panique en entendant que son fils risque six mois de prison ferme. Le juge insiste sur le non-respect des obligations judiciaires de Tchicky, lui demandant s'il comprend les raisons de sa présence à cette audience. La mère, déconcertée, me regarde, comme si elle attendait que je « traduise » pour elle. Je perçois alors que, au-delà de l'enjeu judiciaire, cette situation illustre un choc culturel entre deux mondes relationnels, un choc qui se fait sentir de manière « muette », à travers des langages, des attitudes et des dispositions différents.

Cette audience en cabinet, censée recadrer Tchicky, n'eut aucun sens pour lui ni pour sa famille. L'effet dissuasif que le juge espérait se transforma en une expérience qui réifia Tchicky, le réduisant à l'image d'un délinquant. Sur le chemin du retour, ils me racontèrent leur haine de la police et de la justice.

Ce décalage, où l'intention de l'institution n'est pas perçue comme elle avait été imaginée, soulève la question de la résonance au sein du travail social. Car cette dynamique ne concerne pas uniquement l'individu aidé, mais elle se déploie également au sein de l'équipe. La gestion des tensions et des conflits internes ne se résout pas toujours par des schémas fixes ou prévisibles.

La résonance dans l'équipe : dynamiser et réinventer ensemble

Dans le champ professionnel du *care*, la gestion des tensions au sein de l'équipe n'est pas simplement un exercice de conciliation, mais une occasion d'ouvrir des espaces de dialogue et de transformation. En prenant la résonance comme principe central, il devient possible de réinterroger la manière dont ces divergences de points de vue et de pratiques peuvent être vécues comme des forces et non des faiblesses. Dans une perspective résonante du conflit, ces tensions ne sont pas un mal à éviter, mais une condition nécessaire à la construction d'une équipe vivante et émancipée des contraintes hiérarchiques.

Au sein d'une équipe, les différences de valeurs, d'approches et d'expériences peuvent être perçues comme des entraves, mais elles sont également une source précieuse de dynamisme. Dans cette logique, la résonance permet de nourrir des échanges qui, loin d'être un simple compromis entre points de vue, s'enrichissent des contradictions. Chaque désaccord, chaque divergence devient alors une opportunité de questionner les bases mêmes de l'organisation du travail et des pratiques professionnelles.

Plutôt que d'être évitées ou réprimées, ces tensions doivent être comprises comme un moyen de remettre en cause les schémas dominants et d'ouvrir l'équipe à une forme de gestion plus horizontale prenant en compte les résonances divergentes. La résonance se manifeste par un dialogue qui n'a pas pour but d'atteindre un consensus, mais de permettre à chaque voix d'être entendue, même si cela mène à la confrontation. Ces conflits, loin d'être destructeurs, deviennent une forme de résistance active contre l'uniformisation des

pensées et des pratiques imposées par les logiques managériales ou institutionnelles.

Prenons l'exemple d'une équipe éducative confrontée à une approche de gestion hiérarchique qui impose des méthodes strictes. La résonance qui émerge entre les membres de l'équipe – à travers leurs désaccords, leurs questionnements et leurs pratiques divergentes – offre un espace de contestation créatif. En s'appuyant sur cette résonance, l'équipe peut déconstruire les attentes du management et réinventer des solutions plus adaptées aux réalités du terrain, tout en revendiquant son autonomie face aux pressions extérieures.

Dans une telle dynamique, la résonance permet de libérer l'équipe des mécanismes de contrôle trop centralisé en lui offrant les moyens de se réapproprier ses pratiques. Cela ouvre la voie à une organisation plus fluide et réactive, qui ne se définit pas par l'adhésion à une vision uniforme mais par la capacité à générer des solutions nouvelles à partir des tensions internes. Les conflits qui émergent ne sont pas vus comme des obstacles à éviter, mais comme des éléments constitutifs d'une dynamique de groupe vivante, fondée sur la liberté de chacun et la prise en compte des résonances divergentes.

La conduite d'entretien

Cela rejoint paradoxalement la situation rencontrée lors des entretiens. Bien que réalisés avec professionnalisme, ces entretiens, qu'ils soient familiaux ou institutionnels, sont souvent perçus par les familles comme des interrogatoires. L'agent, même bienveillant, est parfois réduit à une figure d'autorité, questionnant sur les détails du quotidien. De fait, il est quasiment impossible de déroger à ces prérequis de la relation d'accompagnement. Ce malentendu devient une forme de violence symbolique, difficile à éviter. Cependant, une prise de conscience de ces résonances « muettes » permet d'atténuer les effets de cette « contre-violence » en ajustant la relation de manière plus empathique, transformant ainsi ce qui pourrait être vécu comme une oppression en un échange plus respectueux et constructif.

De fait, ce n'est qu'en appréhendant la relation entre résonance et aliénation qu'il devient possible d'établir un premier pas vers des rapports d'interprétation et d'identification mutuelles. Dans ce processus, l'empathie joue un rôle clé, agissant comme un levier relationnel puissant pour favoriser les effets de résonance.

L'empathie, dans sa dimension réflexive, devient une forme de connaissance intuitive favorisant une compréhension plus sensible du réel. Elle est, en ce sens, une méthode qui permet de sortir des logiques aliénantes pour appréhender les logiques sociales internes des familles et des individus accompagnés.

Cette capacité empathique se déploie pleinement lorsqu'elle est cultivée au sein d'une équipe pluridisciplinaire telle dans ce foyer de l'enfance dans lequel la cheffe de service évoquait le fait que « [l]a discrétion, l'écoute attentive amènent un comportement ; les personnes se confient alors ou non. Elles livrent un peu

de leur histoire si celles-ci sont reconnues, soutenues et, en contre-don[,] si l'aide du professionnel sera de relayer dans leurs rapports des éléments positifs sur la situation. Cette capacité relationnelle fait résonance avec le vécu des éducateurs. Nous sommes changés par les rencontres que nous faisons. Nous nous construisons avec. »

Des résonances « muettes »

Il est important de reconnaître nos propres émotions, tout en restant ouverts à celles des sujets accompagnés. Les professionnels ne doivent pas craindre d'être touchés émotionnellement, car cela peut renforcer la relation. Cette réflexion sur la résonance en acte est essentielle, elle permet d'éviter que l'empathie devienne une intrusion émotionnelle excessive et/ou une distanciation excessive, tel un « mécanisme de défense ».

La tension entre la proximité et la distance relationnelle devrait être au cœur des échanges en équipe restreinte ou pluridisciplinaire. Ces discussions favorisent les ajustements relationnels entre la réflexion personnelle et les apports des collègues, notamment en termes de formation et d'expérience. Ce remaniement de positionnement se réalise de manière opérante dans les équipes où l'écoute entre les membres et un certain climat de confiance sont possibles. Parfois, ces échanges se déroulent en analyse de la pratique ou durant des temps de formation.

Cependant, dans ces discussions sur la « bonne proximité », manque souvent l'essentiel : la question des résonances ! D'ailleurs, les professionnels ne s'y trompent pas lorsqu'ils stipulent qu'ils n'apprécient pas cette notion de « juste distance », y voyant une manière de s'en écarter. Alors, le professionnalisme, l'éthique, le métier sont évoqués comme des emblèmes évacuant les sensibilités personnelles. En somme, la question des résonances reste un impensé en « creux » dans le secteur du *care*.

Dans de nombreuses structures, la question des résonances est souvent diluée par les « démarches qualité » et les « bonnes pratiques », qui tendent à réifier les pratiques professionnelles. L'attention à la

bienveillance et aux émotions est souvent soumise à la pression de la quantification, entraînant une perte de la qualité relationnelle.

Pour être efficaces, les professionnels doivent apprendre à gérer leurs émotions pour maintenir leur bien-être et soutenir efficacement les personnes en situation de besoin. Des outils comme la communication non violente, la pleine conscience et l'intelligence émotionnelle sont souvent utilisés pour cela.

Cependant, l'accent mis sur l'intelligence émotionnelle peut parfois masquer l'importance des résonances, en privilégiant la maîtrise et le contrôle des émotions.

Résonances furtives

Les résonances sont une substance, un fluide dépassant nos comportements conditionnés par les modes de socialisation. Comment évoquer, au-delà de l'ambiance, les retrouvailles sur un terrain avec des gens du voyage, dix ans après les avoir quittés en tant que professionnel ? D'un simple regard, Tiji me reconnaît, Joseph me rappelle que le temps est une notion relative en me racontant une chasse au « niglo » qu'il vivait dix ans plus tôt, comme si c'était hier, Jongo devenu papa me conduit sur le rond-point près du terrain.

Ici, l'espace et le temps semblent perdre leur réalité matérielle. Je reconnais le bruit de l'autoroute atténuante, agressive. Libéré de toute mission éducative, nous parlons de l'impact du flux routier sur le sommeil de son enfant, et des attachements de sa famille à ce territoire de Châteaulare.

Ce ne sont pas de simples souvenirs que nous partageons, mais des instants vécus ensemble. Nos lignes de vie communes échappent littéralement à l'espace et au temps. Dans de nombreuses sociétés, le temps ne s'évalue pas de manière linéaire, sous forme calendaire, mais de manière circulaire, à travers des répétitions d'événements et de relations vécues dans l'instant, entremêlant passé, présent et futur.

Oui, les résonances déstabilisent nos certitudes les plus enracinées, elles échappent à la planification, offrant une ligne de fuite constante dans la recreation de nos interactions. Cela n'est-il pas rassurant ? Oui, sans doute, mais c'est le prix de l'incertitude de nos relations aux mondes.

À l'heure de l'accélération permanente et du tout prévisible, nous ne pouvons fixer le sel de la vie : nos résonances.

Cependant, nous pouvons les appréhender en reliant nos sensibilités personnelles aux connaissances pratiques et savoirs théoriques.

Raisonner les résonances ?

En quoi diffère ma présence ce soir sur le terrain d'il y a dix ans ? En rien, et tout, sauf à me remémorer qu'en tant qu'éducateur, je me régissais parfois d'une intelligence émotionnelle dressant, cadrant mes résonances structurant mes interactions dans un cadre professionnel qui visait un « altruisme efficace ». Même si je tâchais de m'en départir, je fonctionnalisais, d'une certaine manière, mes résonances.

En faisant le tour du rond-point ce soir, nous constatons le fait que la « Main jaune », une sculpture de 25 mètres de haut représentant une main d'ouvrière, vient d'être détruite, brûlée par des Gilets jaunes qui manifestaient depuis un mois sur le rond-point. Même si je soupçonne vaguement mes amis manouches d'un air frondeur d'avoir profité de l'occasion d'avoir supprimé cette main laide, boursoufflée, jaune, érigée par un entrepreneur local à la gloire du monde « ouvrier » déstructuré localement, le sujet n'est pas là. J'ai profité de ce moment ce soir-là pour rappeler nos résonances communes.

Durant notre circonvolution physique du rond-point, je rappelle à Jongo un souvenir commun troublant pour moi, telle une manière d'exorciser par la parole une résonance restée « muette » entre nous.

Ce jour-là, j'avais été envahi émotionnellement, Jongo m'indiqua voir très clair dans mes yeux verts d'aigle, remarquant ma maîtrise émotionnelle constante en tant qu'éducateur, et que je consignerais nos échanges quotidiens dans un livre. Ce que je lui confirme en cet instant présent en ce rond-point.

Quinze ans plus tôt, alors que je le conseillais lors d'un trajet en voiture sur des démarches administratives, il me désarçonna en mettant à nu mon propre malaise, parfois en surjouant mon rôle d'éducateur, d'autres fois

Ancrage territorial

en étant dans une situation d'observateur participant. Durant un laps de temps très court, dans cette voiture, je ressentis son regard, l'intensité de la situation d'être dans un espace de promiscuité ne me permettant pas d'occulter ma résonance en instaurant un écart physique. Je considérais l'image qu'il avait de moi : un agent double, à la fois éducateur et observateur.

Dans ce moment d'incertitude émotionnelle, Jongo dirigea notre résonance, me ramenant d'une certaine manière à ma condition d'un « maître ignorant ». Il m'évoqua que, pour lui, nous n'étions que l'assistance sociale dont l'objectif était d'assimiler les membres de sa communauté.

Puis il me désarçonna en m'évoquant ses capacités à lire dans mes pensées grâce à ses connexions mystiques liées à la religion évangélique. Ses visions, me dit-il, l'amenaient à percevoir des connaissances dont je ne soupçonnais pas l'existence, à cause de mon savoir livresque. Il me fallait, me dit-il, pour mieux appréhender la réalité des Tziganes, créer des résonances.

Jongo sourit : « ce n'était pas ton boulot qui te faisait venir nous voir, tu nous aimes bien ». Tandis que nous observons en silence les pompiers s'affairer autour des derniers effluves de fumée, je réalise à quel point les résonances de nos interactions passées ont façonné notre relation. Cette réflexion m'amène à considérer l'importance de l'ancrage territorial dans notre travail.

Khalid alimente ce projet de lutte contre les discriminations depuis plus de vingt ans. Cette thématique s'est renforcée de manière dramatique depuis ma dernière intervention dans ce collectif il y a quinze ans. En 2005, je pensais déjà qu'il était là depuis la nuit des temps, et, en 2024, il est toujours là.

En arrivant à cette réunion pour discuter du programme de la quinzaine de lutte contre les discriminations, je réfléchis à la constance de Khalid, un véritable ancrage dans ce projet. Quinze ans ont passé, mais l'ambiance reste la même. J'écoute les animateurs socioculturels, une éducatrice spécialisée, des agents de la mairie et une juriste, tous passionnés et compétents.

Mes savoirs sont attendus, même si j'essaie de « coller » à la réalité du terrain. Je m'efforce de raisonner leurs résonances, montrant ainsi ma compréhension et distinguant les objets au cœur des discussions sur les identités et l'intersectionnalité des luttes.

Khalid n'a de cesse de rappeler mon ancrage de terrain, pour le prouver à l'auditoire, il souhaite montrer une vidéo démontrant ma participation sur scène à l'une des soirées de luttes contre les discriminations. Je refuse en rigolant, l'auditoire n'attend pas ce David.

Pourtant, je me revois sur cette vidéo, m'efforçant de valoriser mon rôle d'éducateur spécialisé ayant mené à bien ce projet de recueil de la mémoire ouvrière dans le quartier avec une dizaine de jeunes. Je m'entends remercier la ville de Châteaularde pour leur contribution financière et distinguer ces attitudes et dispositions professionnelles.

Je raisonne en tentant de relater avec les jeunes les moments de résonance vécus avec M. Jutand, ce « manuchard » parlant avec émotion de sa vie

d'ouvrier. Mais, au lieu de le laisser parler, je rationalise, conformant les souvenirs en idées et en pensées. J'utilise ensuite ma raison professionnelle pour justifier des accompagnements sociaux, évaluer des « bonnes pratiques professionnelles » concernant les luttes contre les discriminations, dans les divers objectifs de l'action médico-sociale : réadaptation, inclusion, gestion des désordres, normalisation des conduites.

L'attention résonante

Les résonances pour les professionnels sont souvent « contrôlées » au niveau affectif, en lien avec des savoirs institués appris en formation ou sur le terrain. Lorsqu'une situation résonne trop fortement, l'empathie ressentie est souvent détournée de la résonance initiale. Pourtant, il est nécessaire de porter attention à ces résonances pour mieux les appréhender, les comprendre et en faire un sujet de connaissance, donc, un objet de reconnaissance.

Ce qui nous choque ou nous plaît renvoie plus à nos goûts et limites personnels qu'à l'autre. Il m'a fallu environ dix ans de pratique pour commencer à porter une attention, parfois vacillante, sur mes propres résonances en relation à mon monde professionnel. Ce processus de réflexion s'est élaboré progressivement, en portant attention au sens de mes affections et émotions liées aux interactions dans le cadre du travail.

L'attention consiste à comprendre les sentiments de l'autre sans jugement. En ce sens, l'attention devient une clé de compréhension pour mieux saisir les résonances au cœur des relations avec les autres. En percevant les limites et obligations liées à la fonction instituante du cadre professionnel, il devient possible de mieux saisir les résonances au cœur des relations d'aide.

Un jour, enfin, je franchis le seuil de la maison d'Hector, après sept ans d'entrevues, notamment avec la mère de ce dernier au pas de la porte. Le couple Duba a sept enfants, suivis par une quinzaine de travailleurs médico-sociaux et judiciaires. Ils sont perçus dans le quartier comme une famille de « cas soc », mais capables, par exemple, de recueillir une jeune adolescente victime de violences de la part de son père pour la protéger.

Dans les crises, notamment alcooliques, d'Hector, j'ai toujours répondu présent, prenant le temps de l'accompagner dans ses efforts pour s'en sortir.

Dès mon entrée dans la maison, je constate le chaos ambiant : deux marches manquantes à l'escalier montant à l'étage, et une couche usagée sur l'une d'entre elles, avec un trou béant dans le mur du salon : « c'est Hector qui donne des coups de poing dans le mur ! » me dit laconiquement Mme Duba. Le salon est encombré, une table de 8 mètres de long, au bout de laquelle M. Duba, 120 kilos, assis dans un siège de camion routier, me salue. Une dizaine de chats déambulent dans la pièce, dont l'un mange dans l'assiette de M. Duba. Ce dernier m'offre un café : « Tu vois la réalité ! Je te fais confiance, comment je fais ?

Je viens de me faire sucrer le permis parce que je ne peux pas mettre ma ceinture de sécurité à cause de mon poids. Je vais perdre mon boulot. » Je lui évoque la possibilité de louer un scooter. Il sourit en regardant une portée de chatons blancs endormis dans un coin de la pièce : « T'en veux un ? » J'hésite en pensant aux « frontières professionnelles », puis répond spontanément : « Oui, ça va faire trop plaisir à mon fils, il a 4 ans ! » Nous continuons à parler de nos familles.

M. Duba est décédé en 2024. Il fut le seul père à venir à mon pot de départ lorsque je quittai ma fonction d'éducateur. Aujourd'hui, Moumoune, le chat mi-sauvage, mi-domestiqué, retient sa méfiance, rétif aux caresses, mais consentant de temps à autre. Lorsque je recroise Hector, l'évocation de Moumoune réveille toujours des souvenirs partagés et un échange respectueux sur nos familles respectives.

L'opposition raison/résonance reste omniprésente dans le discours et la pensée ordinaires.

L'attention aux flux de résonances ne va pas de soi ; elle est souvent liée à nos capacités de faire preuve de confiance en soi et envers soi. L'instauration d'une relation de confiance est toujours relative, cependant

elle constitue le « terreau du lien social ». La distance professionnelle instaure mécaniquement un défaut d'information résonante, prenant par exemple la forme d'une enquête-interrogatoire, ou restant cordiale dans la politesse et la bienséance.

Ne soyons pas dupes, même si la résonance aide à mieux comprendre les autres, elle peut aussi être compassionnelle, stratégique, séductrice ou agressive. Elle devient alors raisonnée au sens de juger et, dans certains cas, d'agir en référence à des principes conformes aux habitudes et logiques de métier. Il ne s'agit pas de critiquer ces situations ni de « vendre » une résonance qui serait une fusion avec l'autre.

L'attention résonante nécessite une volonté d'implication pour « entrer » dans l'expérience de l'interaction avec l'autre, afin d'en comprendre les résonances et les limites. Cet effort de « *feeling* pensé » nécessite de comprendre que nos émotions et affections sont toujours précédées de pensées, souvenirs ou perceptions, même lorsque nous n'en sommes pas conscients.

Cependant, la confiance dans une relation professionnelle reste toujours ténue et peut être remise en cause à tout instant. Elle est confrontée en permanence aux tensions entre la mission objective du travailleur et son positionnement plus subjectif. Ce « jeu » relationnel nous rappelle le pendant de la résonance, à savoir l'aliénation, c'est-à-dire la soumission active et/ou passive unique à sa fonction.

Tel ce jour où, lors d'une réunion partenariale, alors que je devais faire preuve de discrétion professionnelle concernant une famille avec laquelle j'avais développé une certaine confiance, j'ai été pris dans un « jeu » relationnel de divulgation d'informations privées par souci de légitimité de ma fonction liée à la protection de l'enfance. En tant que détenteur d'une relation privilégiée avec la famille, je me suis vanté de connaître des détails sur la situation matrimoniale du couple. La famille ne s'y est pas trompée.

Une histoire de modes d'identification et de relation

Même s'ils ne connaissaient pas le contenu de l'information partagée, ma présence à cette réunion au centre social avec des représentants de la protection judiciaire de la jeunesse et des éducateurs de foyers de l'enfance a entraîné une cassure durable des résonances de proximité que nous avons développées.

À la sortie de la réunion, nous fûmes entourés par une dizaine de jeunes. Mélodie, avec laquelle nous avions noué des liens forts, désigna mon collègue : « Il parle trop, c'est une poucave ! » Giovanni ajouta : « Ici, c'est la loi du silence, on est loyal, t'es comme les schmidt (police) ! » Le lendemain, le centre social La Maison pour tous fut dévalisé. Giovanni et Mélodie furent inculpés.

Même si l'attention résonante est un positionnement professionnel pertinent pour combattre les aliénations professionnelles, elle peut être critiquée par les collègues et responsables, gardiens de la « doxa institutionnelle » de la « bonne distance ». On peut vous reprocher d'être laxiste, de manquer de distance éthique, de fusionner avec les usagers, de ne pas être professionnel ou, à l'inverse, d'être « trop distant » et antipathique. Les résonances, tout comme les sensibilités, ne se décrètent pas. Elles font appel à nos identités plurielles, virtuelles et en perpétuelle dynamique. L'attention à ces dernières conduit le professionnel à une autoanalyse salvatrice, mais parfois déroutante et fatigante.

Après l'inculpation pour vol de Giovanni, malgré les suspicions de délation, sa mère nous a recontactés pour les accompagner à l'audience chez le juge des enfants. Malgré notre positionnement ambigu sur le terrain, lié à nos rapports aliénants avec les institutions de contrôle social des familles marginales délinquantes, elle percevait les résonances relationnelles entre ces mondes : « tu pourras traduire ce que dit le juge : tu les connais et tu t'occupes de nous ».

Dans le cabinet du juge, l'ambiance est lourde. La magistrate interpelle Giovanni : « À quoi sert cette Maison pour tous ! Et ces éducateurs ! » Giovanni prend son temps, tousse de manière provocatrice : « À jouer, madame ! et David ? Ben il nous comprend ! » Le juge : « C'est choquant. Ce centre social rend service à tous les habitants et vous, vous les volez ! Qu'en pensez-vous, Monsieur Puaud ? » Je regarde Giovanni puis sa mère, ayant la volonté de faire « vibrer » les cordes sensibles des deux parties : « Nous n'avons pas compris le sens de cet acte. C'est une structure

La résonance en relation d'aide

pour aider. Toi et tes frères y allez quasiment tous les jours pour les activités, l'aide aux devoirs depuis tout petits. Vous savez, madame la juge, malgré les provocations de Giovanni, la famille est venue me chercher pour que je vienne à ce rendez-vous. » Ce dernier suit mon regard puis baisse la tête. La mère de Giovanni souligne que, depuis l'incarcération du père de ses enfants, elle n'arrive plus à gérer ces derniers. La juge des enfants souligne l'importance de la présence d'éducateurs autour de la famille, puis évoque la scolarité de Giovanni. Il écope d'un avertissement sous forme d'admonestation.

Lors du retour en voiture, sa mère me parle des accès de violence de Giovanni récurrents ces derniers mois depuis la réincarcération de son père. Je lui dis l'avoir remarqué au foot en salle, où il ne supporte aucune remarque des encadrants. J'évoque également ne pas être dupe du vol de ma carte bleue professionnelle par Giovanni lors d'une récente sortie karting : « T'es intelligent, Giovanni, je n'y ai vu que du feu. T'as de véritables compétences de voleur, sauf que là, pour la MPT, tu t'es fait prendre par les caméras ! Tu sais, pour la carte bancaire, j'ai porté plainte contre X alors que je sais que c'est toi et mes responsables me demandaient de te dénoncer. » Giovanni, le regard lointain, me répond : « Ce n'est pas moi ! » Je poursuis : « Je sais que tu es triste, Giovanni, depuis que ton père est incarcéré. Ta mère se démène pour vous.

Et je voudrais savoir : te souviens-tu des moments où tu pètes un plomb, comme la bagarre l'autre jour au foot en salle, lorsque je t'ai serré pour te contenir et te protéger ? » Giovanni me regarde alors dans le rétroviseur : « Non, j'ai des blancs... Je ne voulais pas te faire de mal. » « Tu ne m'as pas fait mal, Giovanni, mais je m'inquiète pour toi. C'est pour cela que je pense qu'il faut que tu viennes avec ta mère et moi voir un pédo-psychiatre. » Il se met à pleurer en silence.

Le partage d'éléments « sensibles », comme l'illustre la situation de Giovanni, nécessite du temps relationnel avec les protagonistes, mais aussi d'avoir enduré le terrain de nombreuses années en amont, afin d'en comprendre quelques axes de résonance. Il devient ainsi possible, par moments, de manière méticuleuse, de tenter de faire « vibrer » quelques cordes résonantes dans certains lieux, cas ou espaces. La mobilisation de ces dispositions résonantes n'est ni rationalisable ni mécanique ; elle se fait à coup d'essais, d'intuitions, de bricolages. Parfois, souvent, elles échouent et, parfois, oserais-je dire, elles réussissent, au sens de la création d'une mélodie apportant une réponse d'aide à autrui. Cependant, la résonance ne se maîtrise jamais entièrement.

La résonance constitue une forme de vie de l'art de l'ordinaire (Puaud, 2012), c'est-à-dire ce qui doit être accepté, le donné. C'est grâce au langage et à ses jeux d'identifications et de compréhensions partagées qu'il devient possible de percevoir ses propres axes de résonance.

L'affinage des connaissances portant sur la résonance en relation d'aide nécessite de porter une attention sur ses propres sensibilités éthiques, professionnelles et dispositionnelles.

Premièrement, au niveau éthique, il est pertinent de réfléchir sur l'axe résonant transversal des motivations à travailler dans le secteur de l'aide à la personne.

Deuxièmement, ce mouvement éthique peut être renforcé par le développement d'une introspection sur son propre rôle instituant lié à la fonction professionnelle et ses missions structurelles.

Une histoire de regards

Troisièmement, l'appréhension globale du couple éthique personnelle/responsabilité professionnelle favorise une meilleure compréhension des dispositions et limites du rôle professionnel dévolu au cadre d'intervention. Ceci permet de percevoir la limite du cadre, d'en éprouver sa souplesse et d'y situer ses prolongements, ses zones d'incertitudes.

En ce sens, l'attention aux résonances en relation d'aide favorise le développement d'un professionnel « marginal sécant », situé à la lisière des marges d'un champ des manœuvres possibles. Cependant, la résonance en relation d'aide reste encadrée par les missions spécifiques du professionnel et, pour ainsi dire, la limite liée à une éthique de la responsabilité. Ainsi, les savoirs et connaissances résonantes permettent la reconnaissance des modes d'identification entre les sujets aidés et les professionnels.

Ce processus d'« arrondissement » accorde ainsi la « fonction contenante » et à contenir, au sens d'une bulle de protection implicite et explicite constituée de frontières éthiques, morales et professionnelles. Cette fonction à contenir permet d'éviter les formes d'aliénation émotionnelles.

En ce jour d'avril, la mère de Jongo m'appelle : « David, mon fils s'est enfui de l'école, faut que tu viennes le voir, il est revenu au terrain. » En m'y rendant, je sais pertinemment que je vais devoir lui rappeler l'intérêt du collège, alors que ce dernier n'y trouve guère sa place, étant régulièrement l'objet de moqueries et de quolibets. En arrivant sur l'aire d'accueil, Jongo est en pleurs dans la caravane. Sa mère m'indique sa tristesse due à sa sensibilité aux moqueries et à la différence ressentie entre les Manouches et les « Français » au collège.

L'intensité du regard de cette femme puis de celui de Jongo me bouleverse, oscillant entre recherche de compréhension empathique et rage viscérale. Depuis quelques mois, je me questionne sur l'énigme du regard dans mes relations au quotidien. Il m'arrive de calculer les emplacements en réunion en fonction des interactions visuelles possibles à venir, dont je ressens ou anticipe la gêne. Cette obsession favorise mon appréhension des expressions et émotions, mais me trouble viscéralement.

Dans cette caravane, l'acuité des regards de Jongo et de sa mère concorde avec leur discours, accentuant le trait expressif de leur souffrance : « De toute manière, vous, les gadjé, vous ne nous croyez jamais, nous, on y est allés, on sait la violence au collège. Nous, on n'a rien demandé, c'est vous qui venez nous chercher ! » Je tente de faire le médiateur par téléphone entre l'institution scolaire et la famille, en vain. Selon la directrice du collège, Jongo aurait des « troubles du comportement » nécessitant une orientation vers une structure spécialisée.

À l'énonciation de ces faits, le père de Jongo qui écoute la conversation à l'extérieur de la caravane

Gouttes d'expériences

entre dans celle-ci. Je ressens l'autorité sociale de son regard : « David, on prend Jongo en charge, nous on s'en occupe, on ne veut pas que l'assistance s'en mêle ! » Un silence de plomb s'installe. Jongo me toise du regard avec peur, sa mère baisse les yeux au sol : « Je comprends, Monsieur Renur, il en souffre, votre fils, ou pas ? » M. Renur oscille : « Non, mais c'est dur parfois. » Je ressens l'attention fixe de l'ensemble de la famille dans cet habitat clos et exigü : « Je vois que c'est dur pour vous tous. Tu voudrais toujours faire du foot Jongo ? » ; « Oui, le foot ! Car je m'ennuie, je n'arrive pas à me contrôler des fois ! Ça part dans tous les sens. Je sais que mes parents ne savent pas quoi faire. »

Son père, le regard malicieux, détourne la conversation : « T'as vu, on a été à l'entraînement du FC Nantes l'autre jour, j'ai une chaussure de Viorel ! » Le regard complice, nous partageons notre passion commune pour ce club de football.

Cependant, je tâche de conserver mon attention sur la problématique centrale : « Si vous voulez, Monsieur Renur, on pourrait voir pour inscrire Jongo au club de foot le mercredi ? On en profitera pour voir ma collègue au bureau, elle pourra vous aider. ». M. Renur me met alors une main sur l'épaule, le regard reconnaissant : « Ok, David, pour ta collègue, on te fait confiance, tu ne nous juges pas, toi ! »

Le suc de l'art de l'ordinaire est donc constitué des attentions résonantes. L'interaction entre deux sujets et des fragments de monde forme des relations pouvant être parfois de nature résonante ou muette. Tout ceci dépend véritablement de l'état du sujet, de l'environnement de l'échange, de leurs objectifs, mais également de leur ajustement réciproque. Ces agencements aléatoires mettent en relation des formes de sensorialités subjectives. Cependant, l'attention aux résonances, telle la situation ci-dessus, permet parfois de les orienter partiellement dans une visée pratique.

Nos identités sont en perpétuels mouvements, dynamisées notamment par des « gouttes d'expériences » qui nous permettent d'appréhender (si on y prête de l'attention) d'autres fenêtres de compréhension de la réalité physique de la vie (Whitehead, 1939). Ainsi, la perception d'une nouvelle réalité ou bien d'une autre manière de concevoir une situation donnée favorise l'émergence de clés de préhension de cette dernière. Pour qu'il y ait préhension, pour le dire autrement, intégration de cette nouvelle manière de concevoir une problématique, il faut que le professionnel y accorde du sens et de la « valeur comme de la saveur ».

En ce sens, pour comprendre le modèle de résonances de Jongo et sa famille, il m'a fallu des mois pour percevoir en amont leurs habitudes de vie, leurs rapports aux institutions, leurs liens avec l'école. Ainsi, en ayant appréhendé la place du sport dans cette famille, mais également la relation de confiance construite avec cette dernière au fil des mois, énoncer à ce moment-là des modalités d'ouverture communes de résonance : en l'occurrence, ici, le sport, qui m'amènera dans la suite du suivi à ce que Jongo réintègre l'école, rencontre l'infirmière scolaire puis que je l'accompagne, lui et son père, au centre médico-psychologique. Une

orientation dans un centre spécialisé fut préconisée. Il bénéficia par la suite d'un suivi psychologique, mais n'ira pas dans la structure.

En clair, il est primordial que le professionnel puisse saisir les formes relationnelles de l'interaction dans l'objectif de créer des concrescences de résonances au sens de soudures relationnelles éphémères et/ou durables, supports à la relation d'aide. De manière concrète, il s'agit de configurer des sensibilités (fibres synesthésiques), d'agencer des mouvements physiques (fibres kinesthésiques), c'est-à-dire associer parfois spontanément et involontairement des sens, des activités de natures différentes, notamment par des correspondances sensorielles et émotionnelles.

Par exemple, comme on l'a aperçu dans la situation de Jongo, il y a une histoire de regard, d'ailleurs qui est l'un des premiers sens de manière générale à pouvoir susciter de la résonance. Fruit d'une éducation à la sensibilité au monde dans cette famille, je ressens dans cet instant le regard de détresse du père à un moment donné confronté au trouble psychologique de son fils. Il perçoit d'une certaine manière mon affection envers sa famille liée à un désir d'aide du fait de ma présence, et non, dans ce cas, d'un ordre professionnel.

Dans cette caravane, je vois la vulnérabilité de Jongo. Par le regard, des points d'attention se fixent, créant des résonances, puis ils se diluent. Il en est de même quand le visage de la maman rayonne de joie à l'évocation d'une potentielle insertion de son fils dans le club de football, qui sous-entend une certaine prise en charge médico-sociale derrière dont elle n'est pas dupe.

On l'aura compris, il n'existe pas de « bonnes pratiques professionnelles » favorisant la mise en exergue des résonances. Celles-ci sont des informations sensibles innombrables que l'on constelle dans nos relations au monde. Les postures, les ambiances, les

modes respiratoires, la manière de boire et manger, la tenue des voix, le regard sont des données d'attentions résonantes sujettes à de multiples significations imaginaires et sociales.

Malgré ce fait, l'attention des entraînants à leurs perceptions résonantes permet parfois de décaler des représentations, d'atténuer les effets de stigmates.

Dans le cas d'Hector, les professionnels de l'action sanitaire et sociale le désignaient comme un alcoolique-pyromane. Pourtant, Hector exprimait son dégoût pour l'alcool et son désir d'échapper à un choc traumatique lié à la découverte du corps d'un homme décédé, dont les restes avaient été rassemblés dans des sacs-poubelles. En conséquence, il brûlait régulièrement des points à ordures dans le but d'exorciser ses angoisses.

Orienté vers un infirmier spécialiste des addictions, ce dernier expliqua qu'Hector n'était ni alcoolique ni pyromane, mais qu'il était en fait dépendant à une sensation liée à un sentiment de culpabilité et de honte : « Tu as besoin de cette béquille ! Donc, je ne te demande pas d'arrêter de boire, mais de me dire ce que tu as envie de faire. »

La sensation est une stimulation physiologique (externe ou interne) unique qui conduit un être vivant et conscient à une réaction spécifique, produisant une perception. Cet état provoqué par ce phénomène peut engendrer une sensation agréable, désagréable, douloureuse ou pénible. L'attention portée aux sensations résonantes dans une interaction favorise leur appréhension dans les relations que l'on entretient avec autrui. Leur prise en compte peut favoriser, au fil du temps, une présence-écoute plus effective lors d'un entretien, d'un échange.

En ce sens, l'attention aux sensations résonantes renforce, au fil du temps, une meilleure fixation sur l'instant présent, en écartant quelque peu nos représentations. Autrement dit, l'appréhension de ces sensations

Au-delà de la douleur

envers soi-même et en relation avec les autres favorise un ancrage relationnel. Selon Mélissa, éducatrice spécialisée et praticienne en thérapie manuelle et somato-émotionnelle : « On s'enracine pour mieux accueillir les événements de la vie. L'ancrage sert à ne plus se laisser diriger uniquement par son ego. »

Ainsi, l'ancrage relationnel durant un entretien professionnel, par exemple, favorise le développement d'une attention fixée sur les éléments de discours du sujet aidé. Il devient un moteur pour écouter les désirs et besoins suggérés (et non réels) de ce dernier.

Ces demandes et les réponses qui en découlent devraient répondre à une évidence matérielle et/ou un « besoin effectif », mais, comme nous le savons bien souvent, la demande d'aide ou de soins initiale n'est qu'un prétexte à d'autres choses : de quoi la rencontre d'entraide est-elle le nom ? Peut-être est-ce la question fondamentale. Ne serait-ce pas la condition primordiale pour tenter de comprendre ces attentions résonnantes ?

Pour illustrer cette idée, considérons l'exemple de L. Wittgenstein : « Supposez que je ressente une douleur dont, à en croire la douleur seule, par exemple avec les yeux fermés, je dirais qu'elle est une douleur dans la main gauche. Quelqu'un me demande de toucher le point douloureux avec ma main droite. Je le fais et, lorsque je regarde, je m'aperçois que je touche la main de mon voisin. » (1958)

Au-delà des actes de soins ou d'aides sociales concrets, la présence, l'écoute et l'attention portée à la demande sont les conditions d'une relation résonante non « muette ». Wittgenstein suggère que la déclaration d'avoir mal à une main n'est qu'un prétexte. C'est la mise en mots d'une demande d'attention qui peut donner lieu à une intention résonante du récepteur, mais pas nécessairement. Ce qui se joue, c'est une demande de reconnaissance de cette douleur, qu'elle soit fictive ou réelle. Le récepteur peut la réfuter ou l'accueillir ; il détient ce pouvoir.

Face à l'incongruité de certaines situations et à la souffrance d'autrui, parfois, pour l'entraînant, il s'agit seulement d'être là, présent, et de tenter d'être à l'écoute : « Dès lors, on peut commencer à penser la douleur comme la demande d'une reconnaissance ; le déni de la douleur d'autrui n'est pas tant une défaite de la raison qu'une défaite de l'âme » (Das, 2021, p. 63). Pourtant, bien que l'intention de prêter attention à la souffrance de l'autre soit partagée, l'attention résonante n'est pas toujours immédiate ni évidente.

L'ordinaire de notre quotidien nous rend parfois moins disponibles, ou nous éprouvons des difficultés à résonner avec certains individus. Cela fait partie de notre réalité. Par exemple, comment expliquer qu'en étant mandatés pour intervenir auprès d'une famille, nous

n'arrivions pas à saisir les difficultés de leurs membres et qu'ils finissent par nous irriter ? Comment comprendre la violence d'un jeune en foyer qui provoque la peur et le rejet des éducateurs ? Ou encore, pourquoi, dans certaines situations, un professionnel se retrouve sur la défensive face à Xavier, un sans-abri sous l'emprise d'un produit, venant « profiter » d'un café pour vendre des produits illicites à d'autres jeunes ?

Ces situations mettent en lumière la complexité de la résonance dans la relation d'aide. Prenons l'exemple d'un séjour avec cinq jeunes. Le courant ne passe pas ; leurs discours sur l'identité, la musique, la religion, et la violence nous éloignent. Tandis qu'avec mon collègue, l'interaction semble plus fluide. Je deviens le bouc émissaire du groupe, me réfugiant dans une posture autoritaire. La situation dégénère lors d'une soirée. Mon collègue, pour dédramatiser, propose une simulation de combat MMA. L'un des jeunes me provoque, et je me retrouve dans un véritable affrontement physique.

En sortant victorieux, je réalise que cet événement doit changer la dynamique. Cet événement de trop m'amène à avoir un entretien avec mon collègue, qui n'avait pas perçu ma détresse résonante. Les jours suivants, les rapports de résonance entre nous évoluent. Nous nous recentrons sur des activités communes et des temps plus individualisés, ce qui me permet de découvrir plus personnellement Hakim et Selim, qui s'excusent de certains de leurs comportements.

L'attention résonante exige une disponibilité complexe, particulièrement dans un monde où l'accélération continue modifie notre rapport au temps. Cette disponibilité, qu'elle soit temporelle, psychologique ou physique, ne va pas de soi. Parfois, la résonance avec des collègues ou responsables antipathiques, dénués de sens éthique ou politique à nos yeux, rend encore plus difficile cette ouverture à l'autre. La question dans l'acte d'aide est alors ordinairement le passage de relais lorsqu'il est possible, mais, dans d'autres cas, ces « difficultés » relationnelles nous invitent à une réflexivité d'ordre culturel.

Ce jour-là, je passe deux jours avec Issa et Benoît en rase campagne. Issa et Benoît, 22 ans, sont en sursis judiciaire et à deux doigts de l'incarcération. L'objectif est qu'ils puissent « se mettre au vert » et trouver des pistes d'activités pour éviter le schéma de répétition de l'incarcération. Ils sont tendus, ne pensent qu'à fumer leurs joints. Je ressens un vide sidéral entre nous. Je suis fatigué, légèrement las de mon travail d'éducateur après des tentatives d'insertion sociale avortées.

Quels sujets avons-nous à partager ? Ils détestent le sport et les jeux vidéo, supports habituels que j'utilise dans ce type de situation. Ils ne s'intéressent à aucun événement du quartier, autocrates sur eux-mêmes ; leurs sujets de prédilection étant la mécanique et la ferraille. Je ne trouve aucun point d'accroche. Alors je décide de me retirer et de les laisser faire.

Je me rends au bord de l'étang où nous devons pêcher. Ce lâcher-prise est difficile pour moi, habitué à être dans l'activisme permanent. Je pars lire au bord de l'étang. Je ressens une certaine frustration ; il est rare pour moi de ne pas réussir à « accrocher » des jeunes dans le cadre du travail. L'humour, un de mes principaux moyens d'intervention, ne fonctionne pas ici. Je ne trouve aucune résonance commune pour faciliter l'intervention. De plus, je ressens, en apparence du moins, leur absence de désir de communiquer avec moi, leur désintérêt.

Au bout d'une heure, j'observe les deux jeunes sortir le matériel de pêche. Benoît vient à ma rencontre et me demande, en souriant, si je souhaite « apprendre » à pêcher « pour de vrai ». Un brin désarçonné par cette proposition, j'accepte.

Durant l'attente d'une éventuelle carpe, Issa reste silencieux à mes côtés, tandis que Benoît est de l'autre côté de l'étang. Je lui demande si ça mord. Il feint l'ignorance, puis me lance une perche : « pas mieux que les filles ! » Je saisis la canne : « Et ta petite amie infirmière ? » ; « Elle habite à Tours, en ville quoi ! Moi, quand je fais des soirées là-bas, je dis que je suis en

intérim. Avec ses potes, j'essaie de faire des blagues, mais ils ne rigolent pas, ils se la pètent, me regardent de haut. Je tente de discuter, mais ils sont trop "fiers", ils "savent tout". J'ai arrêté, j'ai failli leur rentrer dedans. En plus, ils ne savent pas boire, ils s'enfilent des petits verres comme ça. Les filles, ce sont des alcooliques, et puis leurs voix ! Elles crient, ne savent pas être discrètes. Nous, on boit (rires), mais on prend le temps toute la journée ! En plus, lorsqu'on va en ville tous les deux, c'est trop grand, tout le monde me regarde, je fais que de regarder derrière (silence). En plus, avec la prison, j'ai l'impression qu'une ombre me suit. Mais elle, elle dit qu'elle m'aime ! »

Je lui réponds : « Issa, tu viens de mondes différents : franco-tunisien, d'un quartier. Ta richesse, c'est ce mélange culturel, ta connaissance de multiples cultures. Eux, pour la plupart, sont de la ville ou y viennent faire leurs études avec une ligne de connaissance, des références. Le conseil que je peux te donner, c'est que la plupart de ses amis ne deviendront pas tes meilleurs potes, mais il y en a sûrement un ou deux avec qui tu pourras sympathiser. Les autres sont juste des connaissances. » Issa conclut la conversation : « De toute manière, ça se voit, ça ne va pas durer... Elle dit que mes copains sont des alcooliques. On n'a pas la même voie. »

La résonance peut être vue comme des histoires de chemins et de voix ordinaires qui s'accordent ou non. Dans nos relations, il est impossible de connaître entièrement les autres, leurs raisonnements et pratiques. Nos capacités de résonance sont aussi mises à l'épreuve par nos expériences de vie, nos humeurs et élans vitaux. Vouloir résonner avec tout le monde est un gageure. Nos états d'âme, notre fatigue, notre disponibilité, notre présence et notre écoute sont soumis aux aléas de résonance. Cependant, même sans un élan relationnel évident, tout peut être prétexte à un partage commun : des éléments de l'environnement, le moment de la journée, une activité quelconque ou des relations affectives.

Percevoir les résonances : être affecté

Les situations émotionnelles liées à des chocs de résonance, déstabilisantes, voire traumatisantes, peuvent également être révélatrices de nos propres résonances, incorporées dans nos histoires personnelles, familiales, voire transgénérationnelles.

Lorsque Josué fut incarcéré pour un acte criminel en 2007, je m'interrogeai sur le suivi réalisé avec lui en tant qu'éducateur de rue (Puaud, 2018). Les résonances furent, dirais-je, paroxystiques. Je ne me questionnais pas fondamentalement sur le suivi médico-social réalisé avec lui, mais plutôt sur les conditions ayant conduit à la réalisation d'un meurtre à l'âge de 19 ans.

La résonance « muette » paroxystique de l'acte contre-carrait certaines sensibilités résonantes vécues avec lui : par exemple, le partage d'éléments de sa vie familiale à travers un slam dans une voiture, la solidarité de ce jeune homme envers d'autres marginaux du quartier... Son père m'avait indiqué que j'étais « un phare sur une mer agitée ».

Je décidai de reprendre contact avec lui de manière immédiate, non pas pour questionner le suivi éducatif réalisé, mais bien pour une « histoire de résonance ». Une collègue me dit qu'il s'agissait de « collusion inconsciente » entre lui et moi à la suite de sa demande que je sois témoin à son procès d'assises : « David Piau (*sic*) pourra lui dire qu'il existe un autre Josué ! » Une éthique de la responsabilité m'engagea donc à participer à ce procès d'assises.

En dépit du fait qu'il avait commis un crime, je connaissais certaines de ses sensibilités résonantes, et c'est de celles-ci que naissait ma responsabilité. De plus, j'avais perçu, à travers mon audition en commission

rogatoire en gendarmerie puis à travers les analyses médiatiques sur le crime, que ce procès d'assises ne permettrait pas de mettre en perspective le contexte social et économique dans lequel avait gravité Josué. Je souhaitais en conséquence amener ces éléments résonnants et évoquer les tentatives d'insertion sociale de ce jeune homme. À cette responsabilité éthique professionnelle s'ajoutait une dimension personnelle. En effet, dix ans après le crime, je pris conscience que ma volonté de comprendre cet acte était également liée à un drame personnel survenu lors de mon adolescence : la mort violente d'un ami renversé en mobylette par un chauffard.

L'attention au choc de résonance présuppose une exploration des « intensités affectives » du sujet humain, souvent considérées comme transparentes. Lorsqu'ils surviennent, les chocs de résonance nécessitent une « autosocio-analyse » (Bourdieu, 1991) assistée, soit en équipe, avec des professionnels compétents, soit à travers un travail universitaire comme dans mon cas. Ainsi, les chocs de résonance peuvent se transformer en formes d'apprentissage sur nous-mêmes, sur notre rapport aux normes, limites, et traumatismes. En contrepartie, ces connaissances intimes peuvent être réinjectées dans nos interactions quotidiennes.

Moments de résonance

Au-delà des chocs de résonance, la relation d'aide entraîne heureusement des événements de résonance parfois harmonieux. La perception des sensations dans ces situations est bien souvent le fruit d'impressions chargées de « sens ».

Comment partager, par exemple, le type de sensation ressentie lors d'un séjour en montagne un été avec ces jeunes ? À la suite de cette journée, voici ce que j'ai noté dans un écrit professionnel :

« Nous avançons prudemment vers le plateau calcaire, anciennement cultivé du massif du Carrigoux, où les murets de pierres délimitent encore les anciennes parcelles. Le plateau, couvert de garrigues et de boisements de chênes, forme un paysage typiquement méditerranéen. La réserve des Grads de Naves nous permet de profiter d'une certaine liberté ; nous découvrons qu'elle est protégée. Dans l'effort, nous nous retrouvons tous ensemble : Gino avec l'aide de notre guide, s'intéresse aux croisements des chênaies méditerranéennes, notamment les chênes blancs et chênes verts, qui se mêlent avec un sous-bois dense de fourrés hauts, dominés par la viorne tin, le buis et les génévriers cades.

Ce matin, Gino était resté silencieux et réticent à marcher après une altercation la veille au soir à propos du vol d'un portable dans le camping. Le guide nous explique qu'ici, il n'y a pas de pâturages ; la prairie jaune, parsemée de bosquets de garrigue, s'étend à perte de vue. Nous marchons une bonne heure sur cette crête. Le vent qui nous accompagne est rafraîchissant, sifflant à nos oreilles. À notre rythme, nous serpentons sur un sentier en colimaçon du plateau. Adel, plongé dans ses pensées, admire le paysage tout en évoquant sa vie sentimentale en lien avec ce

qu'il perçoit autour de lui. Julien, lui se réjouit : "Ici, pas besoin de psy !" Nous amorçons ensuite la descente par un chemin destiné aux "secours" en cas d'incendie. Bien que la piste caillouteuse soit désagréable, elle n'en demeure pas moins intéressante. La vallée, avec son panorama, nous offre aussi des effluves que Ismaël commente avec humour aux côtés de Camille.

Je me laisse envahir par une transe aromatique essayant d'identifier la complexité de senteurs : l'arôme de la garrigue, mêlé aux effluves de pins, s'accompagne d'une richesse écologique surprenante : hêtraies, sapinières, tourbières, myrtilles, landes, prairies. Ismaël ajoute avec un sourire : "Et de beuh aussi !" ; Camille réplique en riant : "Un peu, j'avoue !" Assoiffés, Camille et moi nous amusons à imaginer un sirop que nous appellerions "Taranis frais", détaillant sa composition en fonction des senteurs qui nous entourent. »

Ces moments de résonance commune, charnels tout comme ceux plus chaotiques, marquent nos relations au monde. Ils demandent de s'intéresser à l'ordinaire, aux tabous, aux non-dits, à la communication verbale et non verbale, aux affections de longue durée, au surgissement et au désordre parfois difficile à mettre en forme.

L'expérience nous permet d'esquisser quatre modalités pour mieux appréhender ces perceptions résonantes.

- La Reconnaissance des Résonances multivoix : le rapport humain et la communication, qu'elle soit verbale ou non verbale, sont toujours une perception de résonance impliquant plusieurs voix en relation avec divers mondes, situations vécues. La compréhension de la communication, qu'elle soit intentionnelle ou non, vise à apprendre un système de représentations. L'interaction dans ces cas peut entraîner des résonances parfois aliénantes ou réifiantes, suscitant des désordres pour les acteurs concernés.

- L'Observation de l'Affectation personnelle : le praticien remarque ce qui lui plaît ou le choque. L'observation de situations où il a été affecté, malléable ou modifié par l'expérience de terrain est précieuse. Ces observations deviennent des objets de savoir permettant de mieux appréhender nos rapports au monde.

- L'Analyse temporelle des Connaissances : les opérations de connaissance sont étalées dans le temps et souvent disjointes. Au moment où nous sommes le plus affectés, nous ne pouvons pas rapporter l'expérience ; au moment où nous la rapportons, nous ne pouvons pas encore la comprendre pleinement. Le temps de l'analyse viendra plus tard.

- La Densité des Observations et l'Ébranlement des Certitudes : les observations recueillies possèdent une densité particulière, et leur analyse conduit souvent à remettre en question les certitudes professionnelles et les connaissances les mieux établies.

Ces modalités offrent un cadre pour comprendre comment les attentions résonantes se manifestent et évoluent, ainsi que pour intégrer ces expériences dans le processus d'apprentissage et de pratique professionnelle.

Garantir les voix résonantes de l'ordinaire

L'une des motivations les plus courantes des professionnels du *care* est le désir de porter la voix des plus « vulnérables ». Cependant, partager un langage commun dans certaines situations n'est pas toujours évident en raison des interprétations, préjugés et idées préconçues. Pourtant, la fonction de porte-parole des voix ordinaires des sujets aidés est un axe majeur des résonances qui meuvent les professionnels vers ces métiers.

Pour comprendre pleinement les résonances, qu'elles surviennent dans des situations de choc ou ordinaires, il est essentiel de décrire les chaînes de connexions et les médiations des sujets impliqués. Les professionnels peuvent consigner leurs « états d'âme » relationnels dans des carnets de terrain, transformant ensuite ces observations en récits pour mieux saisir les perceptions résonantes et dynamiques.

Ces récits sont des formes de résonances au monde permettant de diffuser les voix ordinaires des sujets aidés. Nos sociétés sont marquées par des formes d'aliénation, où l'individu peut devenir étranger à lui-même ou perdre son esprit. La technocratisation de nos mondes quotidiens, à travers la bio-informatique, les nanotechnologies et la communication instantanée, reconfigure nos relations aux mondes.

La question est : est-ce que cette « technologie ressentie-pensée » nous permet-elle de mieux comprendre l'Autre ? Cette économie du désir se concentre souvent sur des éléments communs et consuméristes, exotisant les différences. Pourtant, dans cette cage et ce cocon numériques, il y a des raisons d'espérer grâce à la volonté de certaines personnes de déséxotiser les pré-occupations humaines et de mettre en avant l'immédiat et le banal en tant que formes de vie ordinaire.

Nos résonances quotidiennes sont souvent constituées par le désir ou la peur au sens large. Sans une attention à nos perceptions résonantes, nous risquons de renforcer l'aliénation et de réduire nos sensibilités, menant à des violences institutionnelles et des souffrances professionnelles comme le burn-out. Par exemple, cette collègue dynamique au sein du foyer de vie qui, un matin, ne peut plus sortir du bureau. Ou ce chef de service qui devient aphone du jour au lendemain, apathique et incapable de réagir. Le burn-out entraîne une aliénation des résonances, où le sujet se retrouve anesthésié physiquement et moralement, perdant ses sensibilités.

Pour K. Marx, l'aliénation est un processus lent par lequel un individu est dessaisi de ce qui fait de lui un être humain, le transformant en un autre hostile à lui-même et à son entourage (1846). Un phénomène majeur dans le champ du care depuis une dizaine d'années est que de nombreux travailleurs sociaux et soignants choisissent de quitter temporairement ou définitivement leur fonction. Leur discours est souvent similaire : confrontés à la technocratisation des structures et en désaccord avec la « chalandisation » du milieu, ils se sentent viscéralement et éthiquement en désaccord avec la réification évaluatrice de la relation d'aide.

Par exemple, ce chef de service qui refuse de répondre à un appel d'offres d'une fondation privée pour assurer la survie du service, cette assistante sociale qui ne supporte plus d'être réduite à un guichet administratif, cette soignante qui arrête son activité en raison de la mécanisation des « toilettes intimes », ou cet éducateur qui ne reconnaît plus les prénoms des résidents dans un centre de demandeurs d'asile.

Le moment de l'aliénation survient lorsque le travailleur ne peut plus se reconnaître ni dans le produit de son travail (qui lui devient étranger) ni dans son activité de production. Devenu simplement une ressource humaine gérant le flux d'une activité dévitalisée, il ne peut pas non plus se reconnaître dans les autres porteurs de résonances « muettes ».

La valorisation d'une attention résonante réfléchie est ainsi devenue un acte de résistance quotidien dans de nombreuses institutions. Malgré la technocratisation ambiante, il est crucial de préserver ces perceptions, car elles forment la substantifique moelle de la pratique, permettant de saisir les émotions, la pensée et les sensibilités des sujets aidés au quotidien.

La mise en récit des perceptions résonantes est un acte politique qui valorise la multiplicité et la pluralité de la condition humaine. Elle touche à la communauté et à la réciprocité entre des êtres différents. Ainsi, ce travail de mise en perspective des résonances nécessite d'utiliser tous les supports d'écriture, lieux de parole, de consigner des vignettes de situations dans les rapports d'activités. En communiquant avec un public large à travers un style narratif qui ne se contente pas de représenter, mais décrit et détaille les interactions relationnelles et les sensibilités, nous pouvons réinjecter et disséminer l'élan vital des résonances.

Face au rouleau compresseur technocratique aliénant, le credo reste le même : rendre compte des pratiques, résister dans les espaces dédiés, coopérer et oser communiquer sur les attentions résonantes dans toutes les zones des marges.

Bibliographie

- Das V., *Voix de l'ordinaire. L'anthropologue face à la violence*, Lausanne, Bsn Press, 2021.
- Favret-Saada J., *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Folio, 1977.
- Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.
- Puaud D., *Un monstre humain ? Un anthropologue face à un crime sans mobile*, Paris, La Découverte, 2018.
- Puaud D., *Le travail social ou l'art de l'ordinaire*, Bruxelles, Yapaka, 2012.
- Rosa H., *Résonance. Une sociologie de la relation au monde* (2018), Paris, La Découverte, 2021.
- Stépanoff Ch., *Attachements. Enquête sur nos liens au-delà de l'humain*, Paris, La Découverte, 2024.

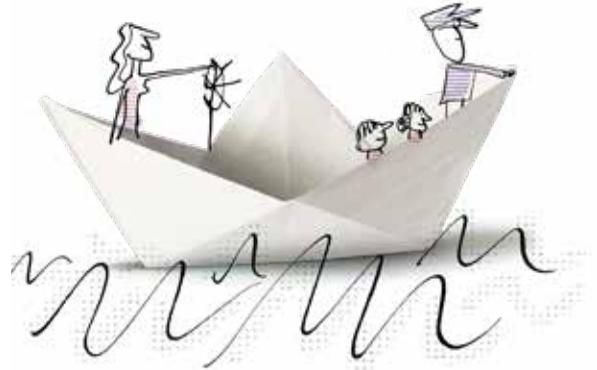
Pour approfondir le sujet



- 🎬 · L'attention à l'autre, une modalité de présence à autrui et à soi, avec Denis Mellier
- L'attention à l'autre, une aptitude professionnelle à cultiver, avec Denis Mellier
- Quand l'écoute et la parole créent un espace d'élaboration, avec Pascal Kayaert
- L'art comme moyen de revitaliser la pensée ?, avec Roland Gori
- Avec un adolescent, faut-il convaincre ou contraindre ?, avec Alain Braconnier
- 📖 · Le travail social animé par la « volonté artistique », David Puaud
- Le travail social ou l'« art de l'ordinaire », David Puaud
- Résister à l'algocratie - Rester humain dans nos métiers et dans nos vies, Vincent Magos
- Ces familles qui ne demandent rien, Jean-Paul Mugnier
- 📄 · Lorsque le numérique s'invite dans la communication écoles-parents
- 🔊 · Remettre l'humain au cœur de nos métiers de l'aide et de l'éducation, avec Roland Gori

sur yapaka.be

ÊTRE PARENTS, C'EST...



Écoutez « Être parents, c'est... »,
le **PODCAST** qui donne
la parole aux parents
d'aujourd'hui.

Des parents y témoignent de
leur quotidien, de leur émerveillement
mais aussi de leurs doutes et
de leurs peines.

[www.yapaka.be/page/
podcasts/parents](http://www.yapaka.be/page/podcasts/parents)



Temps d'Arrêt / Lectures Dernier parus

90. L'évolution des savoirs sur la parentalité. Gérard Neyrand

91. Les risques d'une éducation sans peine
Jean-Pierre Lebrun

92. La vitalité relationnelle du bébé. Graciela C. Crespin

93. Prendre soin du bébé placé.
Geneviève Bruwier*

94. Les trésors de l'ennui.
Sophie Marinopoulos

95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.
Michel Tozzi

96. Coopérer autour des écrans.
Pascal Minotte

97. Les jeunes, la sexualité et la violence. Véronique Le Goaziou

98. Evolution du traitement des ruptures familiales. Benoit Bastard

99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence. Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric Atger et Claire Lamas

100. Prévenir la maltraitance.
Vincent Magos

101. Du déclin au réveil de l'intérêt général.
Dany-Robert Dufour

102. La parentalité aujourd'hui fragilisée.
Gérard Neyrand*

103. L'attention à l'autre.
Denis Mellier*

104. Jeunes et radicalisations.
David Le Breton

105. Le harcèlement virtuel.
Angélique Gozlan

106. Le deuil prénatal.
Marie-José Soubieux, Jessica Shulz

107. Prévenir la négligence.
Claire Meersseman

108. A l'adolescence, s'engager pour exister. Marie Rose Moro

109. Le secret professionnel, fondement de la relation d'aide et d'écoute. Claire Meersseman, André Donnet, Françoise Dubois, Cécile Guilbau*

110. La portée du langage.
Véronique Rey, Christina Romain, Sonia DeMartino, Jean-Louis Deveze*

111. Etre porté pour grandir. Pierre Delion*

112. Le travail social animé par la « volonté artistique ». David Puaud

113. Quand la violence se joue au féminin. Véronique Le Goaziou

114. Résister à l'algorithme - Rester humain dans nos métiers et dans nos vies. Vincent Magos

115. Mères et bébés en errance migratoire. Christine Davoudian

116. Faire famille au temps du confinement et en sortir...
Daniel Coum

117. Challenges numériques sur les réseaux sociaux. Marion Haza, Thomas Rohmer

118. La découverte sensorielle et émotionnelle du bébé.
Ayala Borghini

119. Rire... et grandir.
David Le Breton

120. Adolescence en temps de Covid-19 entre crise-passions et crispations. Aurore Mairy*

121. Ensauvagement du monde, violence des jeunes.
Danièle Epstein

122. Accueillir la vie en temps de pandémie. Pascale Gustin

123. L'entrée dans le langage.
Jean-Claude Quentel

124. Naître et grandir.
Jacques Gélis

125. La parentalité désorientée Mal du XXIe siècle ?
Ludovic Gadeau

126. Puissance de l'imaginaire à l'adolescence. Ivan Darrault-Harris

127. Quand la parole déconfiné,
Pascal Kayaert

128. Covid-19 : l'impact sur la santé mentale des jeunes.
Sophie Maes*

129. Le monde de l'enfance après un an de crise sanitaire.
Pierre Delion

130. Comme une tombe. Le silence de l'inceste.
Anne-Françoise Dahin

131. Maltraitance institutionnelle en temps de crise.
Emmanuel de Becker

132. L'adolescence à l'ère du virtuel. Xanthie Vlachopoulou

133. Accompagner le parent porteur de handicap. Drina Candilis-Huisman

134. Penser l'incestuel, la confusion des places.
Dominique Klopfert*

135. Quand l'écran fait écran à la relation parent-enfant. Olivier Duris

136. Le dehors, un terreau fertile pour grandir. Marie Masson*

137. Accueillir les enfants migrants et leurs parents. Marie Rose Moro

138. La parentalité positive à l'épreuve de la vraie vie.
Ludovic Gadeau

139. Enfants connectés, parents déboussolés. Marion Haza-Pery, Thomas Rohmer

140. Repenser la place des pères.
Christine Castelain Meunier

141. Faire récit pour attraper le fil des générations. Émilie Moget

142. De nos vulnérabilités. Habiter le monde en ces temps d'incertitude. Laurent Denizeau

143. L'inceste n'est pas qu'un crime sexuel. Jean Luc Viaux

144. Les adolescents à l'image des bouleversements du monde.
Sophie Maes.

145. Corps, gestes et paroles pour entrer dans la langue. Véronique Rey, Christina Romain

146. La réunion d'équipe, un rituel porteur. Claire Meersseman*

147. S'ajuster à l'enfant sensible au monde. Ayala Borghini*

148. Vide contemporain et adolescence. Michèle Benhaim

149. L'énigme des grossesses à l'adolescence. Cindy Mottrie

150. Prendre soin des lieux d'accueil de la petite enfance.
Michel Vandenbroeck

151. Le corps, miroir de soi de l'adolescence. David Le Breton*

152. Le diagnostic, un processus collectif autour de l'enfant.
Christine Dom

153. Faire alliance avec les parents en situation de maltraitance. Serge Escots

154. L'enfant, de sujet de soin à objet parental. Emmanuel de Becker

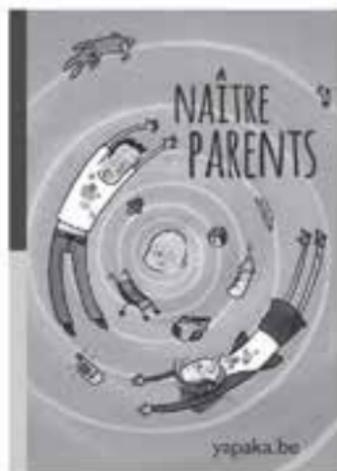
* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...

Les livres de yapaka

En Belgique uniquement

disponibles gratuitement au 02/413 3000 ou infos@cfwb.be



POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS